

# Histoire et actualité du sujet révolutionnaire

**Daniel Colson**

**L**a question du sujet révolutionnaire est sans doute celle où s'affirme le plus nettement la différence radicale entre marxisme et anarchisme<sup>1</sup>. Une différence d'autant plus sensible qu'elle agit au cœur même des mouvements émancipateurs, dans leur histoire passée comme dans la situation présente. C'est tout du moins ce que ce texte voudrait montrer et ceci à partir de trois parties : une partie théorique, et fondatrice du point de vue de la pensée, à travers la confrontation entre Marx et Proudhon ; une partie historique, à travers l'examen rapide de ce que l'on peut appeler l'anarchisme ouvrier ou (c'est la même chose) les mouvements ouvriers à caractère révolutionnaire ; une partie contemporaine et prospective, portant sur la situation actuelle et ce que l'on peut en espérer d'un point de vue libertaire.

## Marx et Proudhon

Marx parle « du prolétariat », de « la classe ouvrière », au singulier. Proudhon (le plus souvent) parle « des classes ouvrières », au pluriel<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas ici d'un détail mais au contraire de l'indice de deux conceptions radicalement différentes du monde et de la réalité, de l'un et du multiple, de la révolution et de la nature du mouvement ouvrier. Deux conceptions qui permettent de comprendre le malentendu explosif des rapports entre Marx et Proudhon, le mépris du premier pour l'empirisme et le pluralisme

1. Comme la suite du texte permet de le comprendre, il faut entendre ces deux termes au sens (large) de deux grands types d'expérimentations historiques, effectives et repérables en tant que telles et qui, du point de vue de leur échelle et surtout de leur dimension pratique, débordent évidemment de beaucoup les groupements et les multiples écoles se réclamant de l'un et de l'autre.
2. Comme l'indique le titre de son dernier livre, *De la capacité politique des classes ouvrières* (1865), dont l'influence devait être si grande pour les mouvements ouvriers révolutionnaires à venir.

du second, les répugnances immédiates et instinctives (ou intuitives) de Proudhon pour la posture et les prétentions de Marx.

### *Marx et le marxisme*

Pour Marx et sa vision scientifique et dialectique du fonctionnement et du devenir du monde, révolution et socialisme sont l'aboutissement inéluctable d'une logique négative et purificatrice qui échappe à tous et à chacun, sauf à l'œil perspicace du savant. Au terme d'une succession inéluctable de systèmes économiques et sociaux toujours plus contradictoires, fondés sur la domination et la lutte des classes, le dernier d'entre eux, le capitalisme, produit à son tour sa propre destruction, mais définitivement cette fois, sans restes ni scories, pour – miracle du matérialisme historique – déboucher enfin, par l'intensité et la netteté destructrices de sa guerre interne, sur la fin de toute histoire possible (avec ses péripéties et ses incongruités), sur l'harmonie et la transparence du communisme, sur une humanité entièrement réconciliée avec elle-même et pouvant enfin jouir de son bonheur immobile. Dans cette vision éminemment

religieuse du devenir du monde et de l'humanité, «la» classe ouvrière, «le» prolétariat fonctionnent moins comme un sujet qu'en instrument du destin, en bras armé de la nécessité historique, en ange exterminateur produit par ce qu'il détruit, toujours plus acéré dans sa fonction négative, dépouillé de toute qualité empirique et de toute attache singulière, rendu à son rôle universel et abstrait<sup>3</sup>.

Il ne faudrait pas croire cependant que cette vision idéaliste et religieuse du devenir humain et du «sujet» chargé d'en être l'agent objectif et subjectif ne possède aucun répondant dans la matérialité du monde, telle que chacun peut la vivre et la percevoir. Si le «prolétariat» n'est «rien», comme le chante *L'internationale*, ce n'est pas pour devenir «tout», mais pour laisser toute la place à d'autres intérêts, d'autres subjectivités collectives bien réelles pour leur part, et disposant d'un pouvoir d'autant plus grand qu'elles agissent justement au nom du rien. Sur le modèle du «fantôme divin» dont parle Bakounine<sup>4</sup>, la force imaginaire et dominatrice du projet marxiste implique des mécanismes et des intérêts matériels et collectifs, qui à la fois lui donnent corps et se masquent (ou se justifient) derrière les mensonges et les prétentions illusoire de ses dogmes et de ses affirmations. Ces répondants sont principalement au nombre de deux<sup>5</sup>.

3. Ce «prolétariat» et cette «classe ouvrière» fantasmatiques du premier marxisme ont été relayés depuis (mais dans un même schéma) par «les masses» (dont le pluriel ne doit pas faire illusion) et, plus récemment encore, par la «multitude», la «plèbe» ou même les «gens» (pour la partie la plus épuisée du marxisme), supposés remplir la même fonction du «rien» et du «tout» que chante l'Internationale.
4. Bakounine, *Œuvres*, Stock, t. 3, 1908.
5. Il faudrait en ajouter un troisième, peut-être le plus important mais que nous laisserons ici de côté. Il tient à la «personnalité» (le type d'individuation) de l'individu Marx mais aussi des différents mouvements (ces autres individualités) qui se réclameront de lui. Il tient à la sélection et à la cristallisation de désirs et de rapports à l'autre qui provoquent aussitôt et tout aussi spontanément le dégoût de Proudhon, et qui expliquent la façon apparemment mystérieuse dont chacun se détermine par rapport aux différentes positions révolutionnaires.

**1.** Comme le montre Marx, avec beaucoup de justesse et de science, le premier de ces répondants ou «sujets» réels du marxisme, c'est le capitalisme lui-même, la logique d'une machine économique et sociale particulière qui, dans son impérialisme naissant et bien avant qu'elle ait entrepris de conquérir le monde, tend effectivement, en très peu de temps, là où elle s'impose, à détruire toute réalité, toute singularité. En quelques décennies, plus particulièrement en Angleterre (là où vivent et pensent Marx et Engels), le système capitaliste déracine

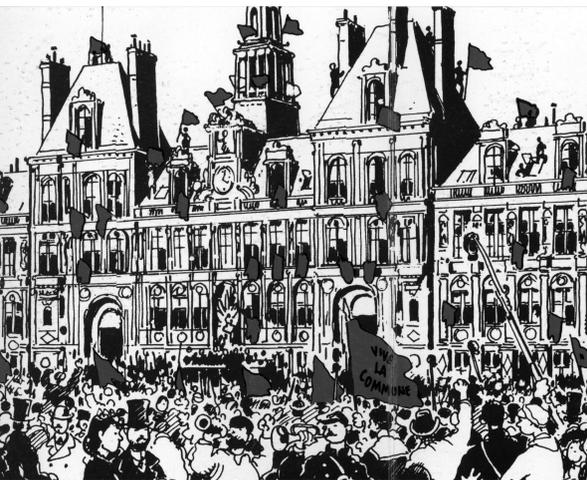
des millions d'hommes et de femmes, les prive de leurs manières de vivre, des objets et des rapports familiaux de cette existence, les conduit à quitter leurs métiers et leurs villages, leurs coutumes, leur sexe et leurs langues, pour trouver du travail dans les nouvelles manufactures et se fondre dans la misère commune des taudis et des faubourgs. Aux réalités du différent et du multiple se substitue la logique impérialiste et totalitaire de l'un et du même, sur le modèle de l'usine moderne, là où, pour Marx, se forge le prolétariat révolutionnaire: «une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace en vue de produire le même genre de marchandise»<sup>6</sup>. Dépossédés de toutes qualités propres, et donc diverses et singulières, femmes, hommes et enfants, jeunes et vieux sont réduits à leur seule force de travail et de survie, au minimum commun et animal de l'humanité (deux bras, deux jambes), à la seule possession de leur corps et à l'obligation de le vendre aux entrepreneurs, entièrement, jour et nuit, de l'enfance à la mort, et dans la pauvreté extrême et absurde des gestes et de la condition de bêtes de somme qu'exige l'organisation capitaliste du travail.

**2.** À l'exception de rares et improbables émeutes, effectivement radicalement négatrices mais sans autres lendemains (pour leur part) que leur répétition, on voit mal, du point de vue concret et empirique, en quoi la misère et le dénuement des ouvriers des manufactures auraient pu donner naissance à un sujet révolutionnaire. Et c'est ici que l'on trouve un second répondant où, dès l'origine, se jouent l'avenir du socialisme naissant et l'affrontement inexpiable entre marxisme et anarchisme. Pour Marx, le prolétariat, réduit à rien sauf à la force précieuse et brutale du nombre, est contraint, en raison de son extrême dénuement justement, de

s'en remettre à une instance politique et savante capable de parler et d'agir en son nom, en représentant éclairé d'une force collective privée de parole et d'autonomie. C'est pourquoi communisme et capitalisme vont de pair, le second créant les conditions nécessaires au premier: la table rase sur laquelle pourront s'inscrire la volonté communiste et les fantasmes et les désirs bien réels qui l'habitent, lorsque les fonctions exterminatrices et purificatrices d'un prolétariat imaginaire se donnent le corps bien réel des diverses Tcheka et autres tueurs de Pol Pot. Du point de vue marxiste, Parti, Science et Pouvoir Politique (et ses racines divines et étatiques) deviennent alors les véritables et les seuls sujets de l'histoire et ceci de deux façons possibles: 1. par les urnes, la conquête démocratique du pouvoir politique. Ce sera la première solution, celle du *Manifeste du parti communiste* (1847) puis de la social-démocratie et de la Deuxième Internationale; 2. par l'insurrection et une prise dictatoriale du pouvoir, au nom du «prolétariat», cette abstraction transcendante qui donne carte blanche au «parti», comme «Dieu» à ses prêtres et ses églises. Ce sera la voie inaugurée par la révolution russe et la Troisième Internationale.

Dans les deux cas, «prolétariat» ou «classe ouvrière» n'a pour seule raison d'être que son nombre et sa masse: les voix dans les urnes au moment des élections, les manifestants dans les rues ou les émeutiers de quelques jours (la conjoncture) qui permettent au Parti, et grâce à d'autres circonstances, d'accéder à la souveraineté du pouvoir d'Etat. Aussi minoritaire et éphémère que puisse être ce prolétariat, comme en Russie en 1917, ou même totalement absent comme en Chine en 1949, sa seule invocation suffit à la puissance d'un «Parti» qui est l'unique et véritable «sujet» du projet marxiste; un

6. *Le Capital*, livre I, tome 2, les Éd. sociales, p. 16.



Tardi, © Castermann

parti doté de ses propres moyens d'action (adhérents, théorie, dirigeants, discipline, armée, presse, police politique, etc..) et qui peut toujours, au nom de sa mission historique, instrumentaliser d'autres forces sociales (paysannes en Chine, petites bourgeoises en Espagne), simples substituts matériels et énergétiques (promis aux poubelles de l'histoire) d'un prolétariat d'autant plus précieux et justificateur qu'il ne dispose d'aucune réalité<sup>7</sup>.

7. Dans une lettre à Paul M. Sweezy (dont je n'arrive pas à retrouver la référence), Charles Bettelheim, un économiste marxiste aujourd'hui oublié, explique comment la révolution chinoise avait été d'autant plus possible (pour les observateurs des années soixante) que la classe ouvrière de ce pays était pratiquement inexistante. En effet, dans le cas contraire, le « parti » chargé d'incarner la mission et la raison d'être objective du prolétariat, aurait dû composer avec les réalités empiriques d'une classe ouvrière sans cesse détournée de sa mission historique par ses penchants pour le « trade-unionisme » ou « l'anarcho-syndicalisme ». Par chance, en Chine le problème ne se posait pas, faute de classe ouvrière conséquente. Le parti pouvait alors agir sans inquiétude quant à son rôle dirigeant (armé de la science marxiste-léniniste) et en comptant sur les forces et les ressources innombrables d'une classe paysanne et archaïque n'ayant évidemment aucune voix au chapitre.

8. *Écrits français*, folio essai, 1991, p. 444.

9. Pierre Kropotkine, *La science moderne et l'anarchie* dans *Œuvres*, Maspero, 1976, p. 52.

10. Bakounine, *op.cit.*, t. 3, p. 354.

### *Proudhon et l'anarchisme*

On aurait tort de penser que les différents mouvements libertaires, en Espagne ou ailleurs, n'ont pas participé eux aussi à la croyance au « sens de l'histoire », moins d'ailleurs sur le modèle marxiste de la dialectique hégélienne que sur celui, alors très répandu, du progrès, de la science et de la raison ; et ceci avant que les catastrophes du xx<sup>e</sup> siècle ne rappellent tout le monde à la réalité. Mais on aurait tort également, ne serait-ce que de vouloir simplement comparer l'idée libertaire de révolution à son équivalent marxiste. Contrairement à l'enchaînement providentiel des moments de l'histoire chère à Marx, là où la situation présente est sans cesse dépossédée d'elle-même au profit des déterminations grandioses du passé et de l'avenir, l'anarchisme de Proudhon ou de Bakounine ne se pense et ne se vit qu'au présent ; un présent où se contracte et se répète la totalité de ce qui est, le passé comme l'avenir, sans restes, sur le modèle des « thèses sur l'Histoire » de cet autre grand libertaire que fut Walter Benjamin, là où « le temps doit être arrêté »<sup>8</sup>.

Pour l'anarchisme, l'histoire est d'abord une géographie et une géologie, « une conception (...) qui embrasse tout l'univers »<sup>9</sup>, pour laquelle et comme le dit Bakounine, le « monde réel » « n'est autre chose que la résultante éternellement reproduite d'une infinité d'actions et de réactions naturellement exercées par la quantité infinie de choses qui naissent, qui existent, et puis qui disparaissent en son sein »<sup>10</sup>. Partir du milieu des choses, du monde tel qu'il est composé à un moment donné ; évaluer la dimension et la nature dominante des forces et de leurs agencements propres à ce moment ; partir des possibilités émancipatrices dont ces forces et ces agencements sont porteurs : ainsi pourrait-on définir la méthode anarchiste, ce dont elle est capable selon les situations et les événements.

L'originalité de Proudhon pourrait elle-même se définir ainsi. Contrairement à Marx et sans jamais sous-estimer la violence et les prétentions hégémoniques du capitalisme naissant, Proudhon refuse la double absurdité d'une vision du monde : 1. pour qui la totalité des êtres serait soumise à un système unique, soumise aux lois de l'histoire ; 2. dont il faudrait ensuite attendre que ce système veuille bien produire de lui-même les conditions de sa disparition. Pour Proudhon, le capitalisme, en dépit de ses prétentions, n'est qu'un ordre limité, parmi d'autres, possédant une logique particulière et confronté à une multitude infinie d'autres ordres et d'autres logiques possibles<sup>11</sup>. Paradoxe apparent, c'est d'abord à partir de ce dehors infini du capitalisme (mais qui constitue justement le dedans du monde), c'est à partir de ces positivités innombrables et forcément contradictoires (l'anarchie) qui trouvent, traversent et débordent sans cesse l'ordre dominant, que peuvent naître, de multiples façons chaque fois singulières et circonstancielles, des logiques et des agencements révolutionnaires. Pour Proudhon et pour sa conception particulière de la dialectique, les ouvriers des manufactures ne constituent qu'une des modalités parmi beaucoup d'autres de la condition ouvrière d'alors ; la pire en l'occurrence, en raison de leur misère et de leur dénuement et de ce que cette misère et ce dénuement impliquent comme dépendance vis-à-vis de l'ordre économique et social dont ces ouvriers sont supposés par ailleurs et par on ne sait quelle mission christique (ou dialectique), devenir les fossoyeurs. Objets de l'intérêt intéressé des philanthropes et des innombrables « amis du peuple » qui prétendent les guider, les représenter et se charger de leurs intérêts, les ouvriers des manufactures n'ont de salut, aux yeux de Proudhon, que dans l'exemple et l'association que leur proposent d'autres ouvriers

et d'autres conditions ouvrières échappant en partie aux contraintes et à la logique du capitalisme, mobilisant des ressources étrangères à cette logique, disposant d'autonomie, avec toute la fierté, l'affirmation et les mondes à soi que cette autonomie implique. Sans entrer dans une analyse exhaustive de ces autres classes ouvrières, on peut en donner trois exemples parmi les plus connus :

- L'organisation et le travail à domicile de la fabrication des montres dans le Jura suisse, qui donneront naissance à la Fédération Jurassienne<sup>12</sup>.

- La « fabrique » de la soierie lyonnaise, ses deux insurrections de 1831 et de 1834 et sa tentative étonnante d'imposer un mode de production et d'échange qui échappe au capitalisme<sup>13</sup>.

- Ou encore (et surtout) les « métiers » anciens et modernes (bronziers, guillocheurs, charpentiers en fer, souffleurs de verres...) qui, de multiple façon et durablement, donneront naissance à la Première Internationale, au syndicalisme et, un peu partout dans le monde et jusqu'aux années 1920, au caractère libertaire des puissants mouvements ouvriers des pays en voie d'industrialisation.

Face au marxisme et à sa vision religieuse de l'histoire, l'anarchisme oppose ainsi une forme particulière de situationnisme qui tient à une conception anarchique de la réalité, à la diversité infinie et discontinue des situations, des événements et des circonstances où se jouent sans cesse, du plus près et du plus immédiat au plus large et au plus lointain, l'oppression et l'émancipation. Dans cette

11. Sur cette prise de position de Proudhon, à l'occasion et aux lendemains des événements de 1848, voir Pierre Ansart, *Marx et l'anarchisme*, PUF, 1969, pp. 147 et suivantes.

12. Voir Marianne Enckell, *La Fédération jurassienne*, Canevas, 1991.

13. Sur cette opportunité, voir le livre de Ludovic Frobert, *Les Canuts ou la démocratie turbulente, Lyon, 1831-1834*, Taillandier, 2009.

perspective, le « sujet » révolutionnaire c'est la situation elle-même, sa singularité collective et impersonnelle, ce qu'elle autorise comme composition de forces émancipatrices. On interprète souvent assez mal l'éclectisme apparent des engagements et des cristallisations libertaires, la capacité espérée ou effective d'un agencement ou d'une situation donnée à produire des forces émancipatrices, des sujets révolutionnaires résultant de cet agencement ou de cette situation, et exprimant ce qu'elle peut : par exemple l'affirmation et l'autonomie paysanne, évidente et absolue, du mouvement makhnoviste ou des collectivités espagnoles, opposées aux conceptions marxistes sur le soi-disant rôle dirigeant de la « classe ouvrière » c'est-à-dire du « parti » chargé de la représenter ; ou encore l'investissement et les espoirs de Bakounine dans la question slave et plus généralement dans ce que l'on peut attendre (ou non) des nationalités<sup>14</sup> ; son intérêt pour le lumpenprolétariat, mais aussi son action dans la Ligue pour la paix, son engouement pour Netchaïev, sa passions des sociétés secrètes, comme sa perception aiguë de ce dont sont capables les mouvements ouvriers naissants. Faute de saisir l'origi-

nalité du projet libertaire, on ne comprend pas comment Proudhon a pu s'enfermer dans la solution mutualiste, ou régler ses comptes personnels avec les femmes dans son appréciation émancipatrice de la famille et de la petite propriété ; mais aussi fournir à Bakounine les ressources théoriques qui lui permettront d'éliminer ce même mutualisme au sein de la Première Internationale<sup>15</sup>. Sans rien dire de la façon dont Proudhon va devenir, pendant plus de cinquante ans, l'inspirateur et la grande référence d'un mouvement syndicaliste et révolutionnaire dont il avait violemment condamné les prémices.

### L'anarchisme ouvrier<sup>16</sup>

L'anarchisme et sa vision révolutionnaire et émancipatrice ne sont donc attachés à aucune entité supposée (par décret divin ou structurel, c'est pareil) porter en elle-même la source et la raison de l'émancipation, alors même qu'elle n'est chaque fois que la résultante circonstancielle et instable d'un agencement particulier de forces et de conditions. Les grandes notions de l'anarchisme – anarchie, égalité, liberté, révolte, insurrection, autonomie, auto-organisation, horizontalité, fierté, affirmation de la valeur de soi-même, action directe – n'existent pas dans le ciel des idées, à la manière des formes platoniciennes. Et elles ne dépendent en rien d'un moment ou d'un sujet privilégié, fut-il le « rebelle », « l'esclave » ou « l'endehors ». Elles tiennent à toutes les situations, à tous les agencements et à tous les dispositifs, grands ou petits ; plus ou moins, suivant les circonstances et la nature de ces agencements, mais sans exception et sans jamais pérenniser l'équilibre, la puissance et la valeur émancipatrices des forces qui leur donnent corps à un moment donné. Tout est toujours à refaire et à reprendre, ailleurs et autrement, à réévaluer, au-delà des sigles, des habitudes et des identités.

14. Le livre de J.C. Angaut, *La liberté des peuples, Bakounine et les révolutions de 1848*, ACL, 2009, invite à reconsidérer, à partir de la situation du XIX<sup>e</sup> siècle, les luttes anti-coloniales et nationalistes du milieu du siècle suivant.

15. Sans doute de façon dommageable, en contribuant à établir un trop grand écart entre mouvements coopératifs et mouvements syndicaux.

16. Rappelons (comme le montre la suite du texte) que par « anarchisme ouvrier » il faut entendre ici l'ensemble des expérimentations révolutionnaires proprement ouvrières, du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux lendemains du premier conflit mondial, aussi bien sous leurs diverses formes syndicalistes que sous celles, éphémères et circonstancielle des « soviets » et autres « conseils » apparus quelque temps en Europe, et plus particulièrement dans la tentative avortée de la révolution russe.

Toute révolte peut à tout moment se transformer en oppression, les révoltés en chefs, les victimes en bourreaux, les carrosses en citrouilles, le peuple en masses fanatisées, l'anarchisme en mots creux et ossifiés, et les situations les plus prometteuses et les plus émancipatrices en un simple et « bref été de l'anarchie »<sup>17</sup>.

L'étonnant n'est donc pas la diversité et la brièveté des expériences libertaires de l'anarchisme ouvrier, mais au contraire le fait que leur répétition chaotique ait pu bénéficier pendant près d'un siècle, jusqu'aux bouleversements économiques et productifs des années trente, des conditions premières du développement capitaliste et plus particulièrement encore du double dehors : 1. des modalités de travail et de vie ouvrières et paysannes qui lui étaient antérieures, 2. de l'arrivée massive d'une main-d'œuvre émigrée le plus souvent issue des campagnes proches ou lointaines. D'où les illusions et les impasses du syndicalisme révolutionnaire. Un mélange étonnant de proudhonisme et de marxisme où la richesse, la complexité concrète et la permanence apparente des conditions d'existence et des potentialités révolutionnaires des mouvements ouvriers – perçus à l'échelle d'une vie n'ayant que ces conditions pour horizon – ont donné corps quelque temps à l'idée métaphysique et abstraite d'une classe ouvrière intemporelle, pensée sous la forme d'un sujet doté de vertus durables et invariantes, destiné à traverser et à faire l'histoire<sup>18</sup>.

Les mouvements ouvriers et révolutionnaires ont effectivement duré mais pas partout et d'abord dans les marges du capitalisme, et sous des formes multiples et discontinues, obéissant à des temporalités diverses mais le plus souvent relativement courtes et éclatées géographiquement, au Brésil, en Italie, en Suède, aux USA, en Espagne..., chaque fois de façon différente suivant les pays, mais aussi d'une région industrielle à une autre,

comme à l'intérieur de chacun de ces foyers ouvriers; en fonction des générations militantes, des transformations dans les modalités de travail, des secteurs industriels momentanément florissants. Avec par exemple, pour la France, au début du XX<sup>e</sup> siècle, la montée en puissance de la métallurgie à froid et d'une nouvelle génération militante d'ajusteurs et de fraiseurs, suivie peu de temps après par la cristallisation et l'union de puissants syndicats du bâtiment, là où devaient subsister quelque temps les formes d'action et d'organisation de l'anarchisme ouvrier. Sans cesse hasardeuse dans ses formes et ses conditions, imprévisible dans ses effets et ses devenirs, la répétition du caractère révolutionnaire des premiers mouvements ouvriers n'obéit en rien à l'existence structurelle d'une classe ouvrière abstraite et générale à laquelle il faudrait ensuite rapporter les accidents et la diversité empirique de ses différents visages. La « classe ouvrière », la « famille ouvrière » dont parlent les militants d'alors n'est pas d'abord une réalité en amont, un

17. H.M. Enzensberger, *Le bref été de l'anarchie*, Gallimard, 1991 (rééd. 2010).

18. Il faudrait bien sûr inscrire cette cristallisation mythique dans le doublon à la fois récent et plus ancien du « peuple » (voir sur ce point les travaux de A. Pessin). Mais comme le souligne Eduardo Colombo à propos de l'Argentine et comme le montrent également les exemples français et italiens, il reste que le « syndicalisme révolutionnaire », en se cristallisant avant le premier conflit mondial dans un programme et une justification purement intellectuels et politiques (en particulier en Italie et dans les rangs socialistes), se réfère bien à des pratiques présentes et surtout antérieures mais qui justement n'avaient nul besoin de cette référence très vite transformée en simple idéologie et justification politique dès lors que ses dimensions concrètes et positives (transmettre une expérience, même de façon trompeuse) n'étaient pas reprises dans de nouvelles pratiques révolutionnaires, comme ce devait être le cas en Espagne avec la naissance tardive de la CNT.

fondement ou un principe caché plus ou moins mythique qu'il s'agirait de mettre à jour pour mieux lui obéir. C'est une construction largement improvisée, en aval et pour l'avenir, sans plans ni architectes, plus ou moins bricolée à partir d'une multitude de compromis et de rapports de forces, d'évènements imprévus, de mobilisations, d'occasions saisies au vol, d'impasses, de reculs et de changements de formes et de directions. Il s'agit bien d'une construction de soi-même, la construction d'une subjectivité collective, mais disparate et incertaine, continuellement modifiée et réinventée, et dont chacun de ceux qui y contribue peut éprouver sans cesse, dans l'enthousiasme comme dans le découragement, l'extrême fragilité. Seule une lecture rétrospective, en trompe l'œil, peut faire croire, à travers l'illusion des mots et des représentations, à l'unité et à l'identité d'un devenir chaotique et discontinu, comme le montre justement l'exemple surdimensionné (en durée et en identité) de « l'anarcho-syndicalisme » espagnol : quelques années d'existence effective particulièrement mouvementée où, sous les plis tardifs du drapeau rouge et noir, s'associe un moment et d'une façon particulière l'ensemble des composantes du mouvement libertaire<sup>19</sup>.

Ce que l'histoire et les devenirs des différentes expérimentations de l'anarchisme ouvrier donnent à voir – la discontinuité, l'hétérogénéité, les rapports de force, les contradictions et les transformations incessantes –, on le retrouve, mais géographiquement cette fois, comme condition ou comme logique intérieures de ces expérimentations. Toujours locale (forcément) – à Saint-Étienne, Buenos Aires, Montluçon ou São Paulo –, « la »

classe ouvrière, la « famille ouvrière » n'ont ni « parti », ni « porte-parole » chargés d'en incarner et d'en dire le sens et l'unité, mais seulement un enchevêtrement de groupes, de « conseils » et de « secrétaires » (de syndicats, de bourses du travail, d'unions départementales) aux fonctions éphémères et qui s'épuisent à équilibrer et augmenter les forces d'une multitude de « sujets » collectifs différents, instables et composites, du plus petit des syndicats aux instances les plus communes où mineurs de fond, métallurgistes à chaud, à froid, socialistes, violonistes, jeunes, pâtisseries, anarchistes, blanquistes, employés des postes, réformistes, grands, gros, révolutionnaires, marchands des quatre saisons (mais pas de femmes !) s'efforcent non seulement d'unir leurs forces mais d'équilibrer des visions du monde, des valeurs et des intérêts chaque fois différents et parfois radicalement antagoniques, irréconciliables sauf à travers des séries éclatées d'incessants et violents mouvements pendulaires d'une position à une autre suivant les circonstances et les évènements ; toujours près à scissionner et à se replier sur soi mais sans jamais renoncer à trouver, dans ces « autres » très souvent vécus comme étranges et insupportables, le « plus que soi-même » dont parle Simondon, la part de soi qui ne se révèle que dans le différent et l'antagonique, et qui font la richesse et la puissance sélectives des mouvements à caractère libertaire.

Le « mouvement ouvrier » de telle ou telle ville, c'est d'abord une dispersion de foyers subjectifs et collectifs, mais aussi un empilement enchevêtré de plans de réalités plus ou moins vastes et intenses, aux durées et aux vitesses de transformation extrêmement variables (de la durée des métiers et des entreprises aux « ambiances » fugitives des évènements et des conjonctures) qui viennent se conforter, se contredire et se transformer. Depuis – à Saint-Etienne par exemple – les tentatives

19. D'où le grand intérêt des travaux actuels sur l'anarchisme espagnol, sur la richesse et la complexité de son histoire, et ceci en dehors de toute géographie.

toujours avortées de constituer des syndicats dans tel ou tel secteur (l'alimentation, le commerce), les variations incessantes de la force et de la forme des syndicats de métallurgistes, en nombre d'adhérents, en responsables, en articulation des métiers (armuriers, polisseurs, puddleurs), suivant les mouvements revendicatifs, les conjonctures économiques et les conflits internes. Et jusqu'à la base beaucoup plus large et plus lente d'un « monde ouvrier » relativement stable, pendant quelques dizaines d'années. En passant par la grande permanence et la relative indifférence des syndicats semi-fonctionnarisés (dans les manufactures d'armes ou les transports en commun par exemple), le monde (en grande partie hors champ) des coopératives et des mutuelles, ou encore et surtout les institutions et les pratiques autonomes des unions locales et des bourses du travail (bibliothèques, cours professionnels, conférences, marché du travail, groupes théâtraux, cliques et fanfares, dispensaires médicaux, spectacles ou conseils juridiques).

\*

L'anarchisme ouvrier a disparu depuis très longtemps, mais ce que nous pouvons en connaître, un siècle plus tard, à partir de notre propre vie et de nos propres désirs d'émancipation, contribue de façon déterminante et comme on l'a vu de façon trop rapide, à éclairer l'originalité et la radicalité d'un projet libertaire que l'on peut résumer en quatre grandes propositions :

**1.** On a déjà vu la première. L'anarchisme n'est lié ni à un moment de l'histoire, ni à un sujet de cette histoire quel que soit le nom qu'on lui donne – classe ouvrière, plèbe, multitude, femmes, peuple, minorités, pauvres, dominés,... Comme le montre Löwy, il s'agit bien d'une sorte de messianisme révolutionnaire, mais d'un

messianisme sans messie, ce qui change tout<sup>20</sup>. L'anarchisme est impliqué et présent dans toutes les situations possibles, sans exception, et d'abord dans les plus minuscules et les plus imperceptibles, au plus intime de notre vie, « au plus profond du mélange obscur des corps » dont parle Deleuze, là où se joue le combat « entre les servitudes et les libérations », « une lutte passionnelle, un combat affectif inexpiable, au risque d'en mourir »<sup>21</sup>.

**2.** C'est pourquoi il n'est pas d'anarchisme qui ne soit révolutionnaire<sup>22</sup>. Mais par révolution il ne faut plus entendre la grossièreté, le cynisme et la croyance religieuse dans le déterminisme de l'histoire, cette révolution objective que dénonce Pouget, cet « enchaînement logique » et ce « raisonnement absurde » selon lesquels « toute réalisation révolutionnaire découlerait du jeu fatal des événements », où « de l'excès du mal devrait jaillir la Révolution ! », « mécaniquement, fatalement, par le jeu des lois immanentes de la production capitaliste elle-même »<sup>23</sup>. Par révolution libertaire, il faut entendre la capacité de chacun et de chaque situation (c'est la même chose), grâce à la révolte, la solidarité, l'égalité, les refus et les pas de côté, à faire prévaloir l'émancipation sur la domination, l'égalité

20. M. Löwy, *Rédemption et utopie, le judaïsme libertaire en Europe centrale*, PUF, 1988.

21. Deleuze, « Spinoza et les trois Éthiques », dans *Critique et clinique*, Les éd. de Minuit, 1993, pp.182 et 180. On aurait tort de reprocher à Deleuze son ton dramatique, car seuls les plus soucieux de toujours marcher dans les clous, de s'efforcer d'être libres par excès d'obéissance à l'ordre qu'ils subissent, pourront pour le coup être sensibles à cette objection, en espérant ainsi ne jamais voir la somme de frustrations, de vides, d'absence à soi et de ressentiments que constitue leur vie.

22. Sinon dans l'immense cimetière des mots vides et des représentations; lorsqu'on s'abandonne à l'ordre des choses.

23. *L'action directe*, éd. CNT-AIT, pp. 13, 15, 19, 14.

sur la hiérarchie, la liberté sur l'oppression, les libérations sur les servitudes, en retrouvant ainsi, dans chacune de ces luttes, la totalité de ce qui est.

**3.** Toujours locale, et à la manière des nombreux foyers et déploiements de l'anarchisme ouvrier — à Saint-Etienne, Rio de Janeiro ou Barcelone –, la radicalité des mouvements libertaires, tend sans cesse à constituer des espaces propres auxquels on peut attribuer deux caractéristiques contradictoires :

- Espaces émancipateurs particuliers et plus ou moins durables, préfigurant dans leur effort pour exister un autre monde possible, ces foyers et ces déploiements libertaires ne cessent jamais pour autant d'être un « champ de bataille », au sens que les féministes radicales donnent à cette notion lorsqu'elles parlent de leur propre corps<sup>24</sup>. Un champ de bataille, dans ce qui les constitue comme dans la plus petite de leurs composantes, là où se mène sans cesse la lutte inexpiable entre émancipation et domination.

- Mondes propres, singuliers et intérieurs, ces espaces émancipateurs ne cessent pas également d'être traversés et constitués par le dehors dont ils semblent se distinguer : le dehors des forces et des dispositifs de contrôle, de négociation et de communication ; le dehors des Italiens rejoignant les ports de São Paulo ou de Buenos Aires ou celui des Andalous et des Galiciens venus grossir le prolétariat de Barcelone ; le dehors des innombrables forces et agencements émancipateurs,

24. Collectif, *Mon corps est un champ de bataille, analyses et témoignages*, éditions ma colère, 2004.

25. Bakounine, *op.cit.*, tome III, p. 393.

26. *L'anarchie, sa philosophie, son idéal*, La brochure mensuelle, s.d., pp. 10 et 11.

27. Les « organes », comme disaient les dictatures communistes pour désigner les instruments policiers et le nerf de leur pouvoir (Tcheka, Guépéou et autres Stasi et Securitate).

inconnus ou ignorés (à la manière des femmes ou des colonisés pour l'anarchisme ouvrier), et qui pourtant préfigurent et préparent eux aussi la possibilité d'un autre monde ; mais aussi, plus déterminant encore, le dehors de la discontinuité radicale entre les différentes composantes de ces espaces émancipateurs ; le dehors et l'indétermination radicale des grèves et des insurrections et surtout le dehors dont est porteuse la moindre des révoltes, le plus petit refus au sein même des agencements révolutionnaires.

**4.** Étrangers à toutes les identités, illusoire et oppressives, qui prétendent échapper aux transformations et aux forces innombrables et enchevêtrées dont elles ne sont que les résultantes (bonnes ou mauvaises du point de vue de l'émancipation), les mouvements à caractère libertaire ne possèdent pas seulement des espaces propres. Ils disposent également d'un corps propre, matériel et sensible, la « matérialité immédiate » des choses et des êtres dont parle Bakounine, « leur réelle individualité, telle qu'elle se présente uniquement à nos sens, et qu'aucune parole ne saurait exprimer »<sup>25</sup>. Les mouvements libertaires possèdent un corps, mais ce corps n'est jamais une organisation, ou un organisme, si ce n'est au sens que Kropotkine donne à cette notion biologique : « une multitude de facultés séparées, de tendances autonomes, égales entre elles, fonctionnant chacune indépendamment, s'équilibrant, se contredisant », « une résultante, toujours variable », « tout un monde de fédérations », « tout un cosmos »<sup>26</sup>. Comme le montrent les différents déploiements de l'anarchisme ouvrier, le corps des mouvements libertaires est assez précisément le corps sans organes<sup>27</sup> dont parle Deleuze, « un corps affectif, intensif, anarchiste, qui ne comporte que des pôles, des zones, des seuils et des gradients » ; un « corps en devenir, en intensité, comme pouvoir

d'affecter et d'être affecté» où «c'est le combattant lui-même qui est le combat, entre ses propres parties»<sup>28</sup>.

## La question du sujet révolutionnaire au XXI<sup>e</sup> siècle

Le paradoxe de la renaissance des idées et du projet libertaire à la fin du siècle dernier, pourrait se formuler ainsi : c'est au moment où s'effaçaient les derniers feux (très affaiblis) des mouvements ouvriers (dont il avait été la seule composante véritablement révolutionnaire) que l'anarchisme manifestait le plus clairement sa dimension ontologique et universelle, non par abstraction ou généralité, mais au contraire par sa capacité à donner un sens émancipateur à la multitude infinie des situations et des événements singuliers qui forment la trame du monde.

Comme ce texte s'est efforcé de le montrer, et au regard même de la spécificité du projet anarchiste, il est impossible de dire où, ni comment, pourront naître et se développer des mouvements et des espaces comparables, par leur ampleur, à ce que fut l'anarchisme ouvrier ; en supposant que l'on puisse, dans un avenir proche, espérer cette naissance, plutôt que de subir l'apparition (hélas beaucoup plus menaçante) de mouvements identitaires, religieux et de type fasciste. Personne ne peut prévoir comment et quelles forces potentiellement révolutionnaires (y compris les luttes ouvrières et salariales) parviendront – au plus près de chacun de nous comme à l'échelle de la planète – à naître, à s'associer et à subvertir le monde où nous vivons. Mais des indices existent cependant, au plus près de l'anarchisme et comme matérialisation la plus explicite de ce qu'il peut. On les trouve plus particulièrement dans ce que les organisations libertaires ont longtemps eu tort de désigner du terme plus ou moins dépréciateur de mouvance, et que l'Etat

essaie de criminaliser et de fixer en parlant d'anarcho-autonomes.

Un peu partout, en France comme dans de nombreuses régions du monde, se développent, depuis déjà plusieurs années, des foyers d'action et de vie effectivement émancipateurs et subversifs, non au sens que l'Etat donne à ce dernier mot, mais au sens anarchiste d'action et de vie en dehors, autrement, à côté et en dessous des scènes publiques, des codes, des étiquettes et des représentations de l'ordre dominant. On connaît mal l'ampleur et la géographie de ces mouvements. Quantitativement et en dépit de leur caractère très minoritaire et apparemment marginal, ils constituent un mouvement d'ensemble certainement beaucoup plus important et significatif que la somme encartée, idéologisée et stérilisée de toutes les organisations d'extrême gauche réunies. Qualitativement, par leur richesse et leurs potentialités, ils préfigurent ce que pourrait être un mouvement encore à naître. À leur échelle, ils répètent, et par une série d'aspects inconnus ou enfouis jusqu'ici ils intensifient, dépassent et radicalisent ce que l'on peut connaître de l'anarchisme ouvrier. Et ceci pour trois principales raisons.

**1.** «Mouvements antiautoritaires», «squats» – on ne sait pas comment les nommer<sup>29</sup> –, ces foyers actuels d'un possible anarchiste et révolutionnaire comportent un grand nombre de tendances – des plus radicales, n'hésitant pas à affronter la violence d'Etat, aux pratiques les plus immédiates et les plus pacifiques (musique, lieux de vie, revues, groupes de discussion...) dont on aurait tort pourtant de sous-estimer la portée subversive. La mise en scène médiatique et judiciaire des récents événements dits «de Tarnac»

28. *Op. cit.*, pp. 164, 165.

29. Ce qui, d'un point de vue libertaire, est plutôt bon signe.

(comme d'autres avant et après eux) et les efforts de l'Etat pour criminaliser et transformer en « organisations terroristes » les courants les plus radicaux de ce que Pilar dans le dernier numéro de *Réfractons* nomme les « dynamiques libertaires », sont évidemment incapables d'appréhender des mouvements qui échappent aussi radicalement à leur propre logique. Comme les minorités agissantes et ce que l'on peut connaître des groupes d'action de l'anarchisme ouvrier, en France, en Espagne et ailleurs<sup>30</sup>, les courants les plus directement anti-étatiques des mouvements anti-autoritaires ne forment en aucun cas une organisation, mais seulement une des nombreuses expressions auto-organisées et à caractère libertaire d'un ensemble beaucoup plus vaste dans ses composantes, ses différences et ses divergences. Un ensemble dont ces courants radicaux font partie, de façon diffuse et informelle, et auquel ils contribuent, avec beaucoup d'autres choses, par leurs pratiques et leurs orientations, à donner une dimension subversive et révolutionnaire.

**2.** La seconde raison porte sur le rapport entre la vie interne de ces mouvements et les liens et les potentialités qu'ils entretiennent avec le dehors. Par leur faible importance numérique, au regard de l'ensemble de la société, et surtout par la rupture qu'ils prétendent introduire avec cette dernière, les mouvements anti-autoritaires et révolutionnaires peuvent sembler coupés du reste du monde, repliés sur eux-mêmes, sur des débats, un mode vie et des différences internes très souvent

incompréhensibles pour l'extérieur et sans rapports évidents avec la soumission aveugle (ou inconsciente) aux normes, contrôles et représentations de la grande masse de ceux et celles qui n'en font pas partie. Mais comme le soulignent Pilar et Sophian (toujours dans le dernier numéro de *Réfractons*) et quelle que soit l'ampleur de leur succès, ces mouvements, au même titre que les anciens agencements de l'anarchisme ouvrier, ne sont pas, paradoxalement, tournés sur eux-mêmes si ce n'est, comme on va le voir, sur cet autre dehors qu'ils portent en eux.

Par la nature particulière et par les devenirs des rapports et des forces qui les constituent, par la sensibilité dont ils font preuve face à tout rapport de domination et d'inégalité, comme à tout acte émancipateur, aussi minuscules qu'ils puissent être, mouvements et milieux anti-autoritaires sont immédiatement touchés – sans détour idéologique ou sur-moi militant ou humanitaire – par la moindre tension et injustice extérieures, par la moindre révolte et la moindre espérance dans une remise en cause des multiples soumissions qui contribuent à la reproduction de l'ordre actuel. C'est pourquoi, là où ils existent et comme le montre l'exemple de Grenoble, ils constituent un des éléments les plus actifs des luttes du dehors (luttes urbaines et sociales, mouvements internationaux, luttes des sans-papiers...), les plus à même de donner un sens révolutionnaire et commun à des luttes extérieures encore à naître dans leur forme, leur signification, leur ampleur et leur unité émancipatrices. À ces luttes extérieures encore largement indéterminées dans leur devenir ou trop souvent soumises à des agencements anciens et inadaptés, les courants et les dynamiques anti-autoritaires peuvent espérer transmettre leur propre radicalité, en y répétant et en y apportant, comme le rappelle Sophian, les sensibilités, les perceptions, les « techniques » et les

30. Pour la France, je ne peux que renvoyer aux travaux en cours sur le bassin stéphanois, et plus particulièrement sur les grèves de 1910 et 1911, dans la vallée de l'Ondaine, qui entre autres évènements, furent marquées par la mise à sac et l'incendie de la mairie du Chambon-Feugerolles.

«savoirs faire» qu'ils ont eux-mêmes élaborés, mais aussi, et de façon à la fois vaste et intime, en contribuant à les rendre partie prenante d'une vision du monde et d'un avenir étrangers à toute domination qu'elle soit politique, économique, identitaire ou religieuse.

C'est ce que montrent, à titre d'exemple (mais pas n'importe lequel dans son importance), les pratiques actuelles d'un certain nombre de groupes et de courants affinitaires et radicaux, comme ceux qui publient *Jura libertaire, Outrage ou Numéro zéro* (dans la région lyonnaise), pour contribuer au développement des devenirs révolutionnaires dont sont porteurs, à côté de beaucoup d'autres, les situations et les événements explosifs des banlieues. On voit bien dans cet exemple l'importance des enjeux mais aussi la répétition d'un processus aussi ancien que la logique libertaire : trouver ses sources et ses raisons d'être au dehors, associer un dehors à un autre dehors ; en contribuant ainsi à la naissance de mouvements émancipateurs qui échappent aux mises en formes mortifères des identités et des affrontements politiques de type étatique ou religieux.

**3.** La troisième raison est la plus déterminante, car, historiquement, elle commande en grande partie les deux autres. On a vu plus haut comment la complexité et la richesse des foyers de vie et de lutte de l'anarchisme ouvrier avaient pu constituer quelque temps une alternative révolutionnaire à l'ordre dominant. Il aurait fallu montrer en détail comment la grande diversité des pratiques, des soucis et des groupements les plus radicaux (anarchistes en l'occurrence), avec leur hétérogénéité, leurs différences et leurs contradictions, contribuaient à cette complexité et cette richesse de l'anarchisme ouvrier. Mais ce qui lui était largement invisible alors ne peut, présentement, que nous plonger dans la stupeur. Aussi riches et complexes

qu'ils aient pu être, ces foyers révolutionnaires de l'anarchisme ouvrier ne concernaient que la moitié de l'humanité ! Ou, plus gravement encore, ne prenaient en compte, pour tout le monde cette fois, qu'une partie ou qu'un aspect des nombreuses sources de la domination<sup>31</sup>. C'est pourquoi, et comme le montrent les témoignages de Pilar et de Sophian, l'irruption du féminisme, des luttes des minorités et du féminisme radical à la fin du siècle précédent constitue un des éléments les plus importants de la renaissance actuelle de l'anarchisme et de l'idée de révolution, la nouveauté de cette renaissance. Pas seulement ni d'abord en termes de nombre (plus de la moitié de l'humanité !), ni même en termes de problèmes spécifiques (le patriarcat, la domination des hommes sur les femmes...) mais en raison des implications et des effets beaucoup plus larges et profonds de cette prise de conscience nouvelle<sup>32</sup> dans la composition et la nature des mouvements révolutionnaires. Deux grandes implications ou deux grands effets en l'occurrence.

31. Rappelons qu'il s'agit ici des mouvements et des expérimentations révolutionnaires et ouvrières effectives, de masse. Dans les petits groupes se réclamant de l'anarchisme et dans des pratiques aussi importantes que l'éducation ou l'individualisme, la question des femmes (et pas seulement la question ouvrière) n'a pas manqué d'être prise en compte, mais de façon marginale au regard des autres forces impliquées, sauf tardivement avec l'apparition en Espagne du mouvement *Mujeres libres*. Sur la difficulté de ce mouvement à trouver sa place dans une émancipation et une expérimentation ouvrières pourtant massivement et explicitement anarchistes, voir le très bon livre de Martha A. Ackelsberg, *La vie sera mille fois plus belle, les Mujeres libres, les anarchistes espagnols et l'émancipation des femmes*, ACL, 2010.

32. C'est-à-dire, comme le souligne Bakounine (voir plus haut), une perception sensible et non la vieille et illusoire « conscience » fabriquée par les dispositifs de l'ordre dominant.

• Le premier de ces effets, c'est l'extension à l'infini de la perception et donc de la prise en compte tout aussi infinie des rapports d'oppression et de libération qui font la réalité des choses et du monde (voir plus haut). Au caractère abstrait et simplificateur de la vieille lutte des classes et à l'affirmation politico-militaire de deux camps se chargeant de faire oublier toute autre différence et tout autre rapport de domination (pour la « cause », la « révolution », le « parti » ou le « sens de l'histoire »...), la lutte contre l'oppression masculine oppose deux caractéristiques de nature radicalement différente. Elle s'inscrit directement dans la réalité immédiate et intime des rapports vécus. Elle oblige à repenser tout aussi radicalement (et ontologiquement) la nature de ces rapports vécus et immédiats, en retrouvant du même coup l'inspiration première de l'anarchisme ouvrier, le foyer et l'évènement anti-autoritaire de sa naissance, au cœur de la domination capitaliste. En effet, comme le montrent Sophian et Pilar, la prise en compte des rapports hommes/femmes, en raison de ses conditions, de ses modalités et de ses modes d'affirmation et de résolution, ne se limite pas à ce seul problème. Elle s'étend aussitôt à une multitude toujours plus fine d'autres rapports de domination, culturels, économiques biologiques, interactifs, circonstanciels (vieux-jeunes, intellectuels-manuels, hétéros-homos, blancs-noirs, classes moyennes-milieux populaires, etc.), qui, structurels ou non, surgissent sans cesse de la vie et des événements, et qui tiennent tous à la réalité du monde; une réalité qui repose entièrement sur les mises

en série, les mise en systèmes et la compétition d'une multitude infinie de forces et de rapports de forces où se jouent sans cesse et de multiples façons l'oppression et l'émancipation.

• À ce premier effet on peut joindre un second. En s'ouvrant de l'intérieur, à partir de leur propre vie à un grand nombre de problèmes et de rapports de domination et d'émancipation jusqu'ici invisibles et souvent contradictoires, les mouvements libertaires et émancipateurs actuels donnent également naissance à une multitude de prises de conscience et de groupements (durables ou éphémères) tout aussi divers et contradictoires, mais conscients de faire exister ainsi une logique et un devenir commun où chaque composante vit les autres (en raison même de leurs différences et de leurs contradictions) comme nécessaires à la puissance émancipatrice de toutes et de chacune<sup>33</sup>. Cette capacité et cette puissance sélectives et fédératives du multiple et du « différent » dont l'anarchisme ouvrier avait déjà montré l'importance révolutionnaire, comme préfiguration d'un autre agencement de la réalité – « l'anarchie positive » de Proudhon – les mouvements anti-autoritaires et révolutionnaires actuels la répètent mais, paradoxalement au regard de leur taille et de leur nombre, à une échelle et avec une intensité et une richesse inconnues jusqu'ici, en constituant ainsi — au-delà des modèles mortifères du « parti », de l'« organisation » ou de l'avant-garde politico-idéologique – un des principaux foyers de vie, de pensée et d'action des mouvements révolutionnaires à venir.

**Daniel Colson**

33. C'est très précisément dans ce sens que Bakounine peut considérer que la liberté de chacun s'augmente de la liberté des autres, « à l'infini ».